

## Inauguration du parcours photographique « rue Vilin » au Parc de Belleville le 27 septembre 2025

### Intervention de Jean-Luc Joly

"Robert Bober, comme la plupart d'entre vous le savent sûrement, fut un ami de Georges Perec ; leur rencontre s'est faite autour d'un film de Robert Bober réalisé en 1975, *Réfugié provenant d'Allemagne, apatride d'origine polonaise* dans lequel le cinéaste, revenant à Radom, en Pologne, tentait de retrouver des traces de sa famille et de sa communauté, projet que Perec eut lui-même à travers un texte inabouti intitulé *L'Arbre*. Perec le vit et l'admira tant (« Robert Bober a réalisé un chef d'œuvre » écrit-il dans son agenda-journal de cette année-là) qu'il avait voulu le rencontrer. De cette rencontre est née une amitié et un autre projet commun : faire un film sur l'île d'Ellis Island au large de New York, point d'entrée des émigrants qui désiraient désormais vivre aux États-Unis (ce sera, en 1980, *Récits d'Ellis Island*, dont les images sont de Robert Bober et le commentaire de Georges Perec). En 1982, Perec disparaît ; dix ans après, pour rendre hommage à son ami, Robert Bober réalise *En remontant la rue Vilin*, tentative de reconstitution par la photographie filmée de cette rue du vieux Paris qui fut la rue d'enfance de Georges Perec mais qui avait progressivement été démolie entre la fin des années soixante et le début des années quatre-vingt. Les dernières maisons encore debout furent mises à terre le lendemain de la mort de Georges Perec. Parmi ces maisons, celle où sa mère avait son salon de coiffure et où vivait la famille Peretz, au numéro 24.

Georges Perec est né le 7 mars 1936 dans une maternité de la rue de l'Atlas, non loin d'ici. De sa naissance à l'âge de six ans, il habite donc avec ses parents et ses grands-parents paternels et maternels, tous émigrés juifs de Pologne, rue Vilin, jusqu'à ce que sa mère, en 1942, le confie à un convoi de la Croix-Rouge en partance pour le sud-est de la France pour le soustraire aux Allemands. Elle-même, son père et sa jeune sœur furent peu après arrêtés et déportés en Allemagne d'où ils ne revinrent pas, comme beaucoup d'autres habitants de cette rue.

Longtemps, Perec perdit le souvenir de la rue Vilin. Au début des années soixante, en visite chez son ami Pierre Getzler, peintre et photographe, qui vit alors rue de l'Ermitage, ils parlent de leur enfance et comme la rue Vilin n'est pas loin, ils décident de s'y rendre. C'est le premier retour de Perec en ce lieu.

En 1969, il se lance dans un projet littéraire et mémoriel ambitieux, intitulé *Lieux* : il a choisi dans Paris douze sites, importants pour lui dans leur résonance autobiographique. Dont naturellement la rue Vilin. Le protocole de cette œuvre à la fois autobiographique et oulipien, est d'une part de se rendre une fois par

an sur site pour simplement le décrire de la manière la plus neutre et la plus objective possible, et d'autre part, une autre fois, là où il se trouve, d'essayer de rassembler les souvenirs le concernant – le calendrier des mois où ces deux actions doivent se produire étant réglé par une combinatoire dans le détail de laquelle il n'est pas vraiment nécessaire d'entrer ici et maintenant, mais qui prévoyait sur douze ans, douze opérations de chaque type. Il reviendra rue Vilin six fois, de 1969 à 1975 (l'année 1973 étant vide), date à laquelle le projet de *Lieux* est arrêté ; en 1970, peut-être pour saisir davantage de détails cette rue qui a commencé d'être détruite, il demande à Pierre Getzler d'y prendre des photographies ; un peu plus tard, pour un autre projet intitulé *La Clôture*, toujours à propos de la rue Vilin, projet qui combine des poèmes et de nouvelles des photographies, c'est à Christine Lipinska qu'il demande de venir en prendre. *Lieux* est donc abandonné et restera impublié jusqu'à il y a deux ans où, en ce qui concerne notamment la rue Vilin, les textes de Perec et les photographies de Pierre Getzler sont sortis des archives pour être enfin proposés à la découverte du public.

Tous les projets et toutes les réalisations autour de la rue Vilin dont j'ai parlé jusqu'ici ont en commun un désir un peu fou mais qui est l'un des fondements de la littérature et des arts : capter ce qui doit passer, s'opposer à la disparition, lutter en un sens contre le temps et la mort en tâchant de parfaire la mémoire. À la fin d'*Espèces d'espaces*, Perec livre son art poétique en complète résonance avec ceci : « Écrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes. »

C'est un peu à la même entreprise artistique et mémorielle que veut contribuer aujourd'hui la mise en place, à travers le parc de Belleville qui a remplacé la rue Vilin, d'un parcours photographique et littéraire. Sur des panneaux qui combinent photos, textes et citations, un peu du passé et de l'âme de cette rue sera peut-être ressuscité. De nombreux photographes, cinéastes, écrivains, peintres sont venus ici pour tenter de capter un peu de la poésie de cette rue typique du vieux Paris populaire. Perec au premier chef, mais pas seulement. C'est pourquoi il n'est pas le seul cité ou convoqué dans cette installation. Robert Bober m'a souvent dit que, de toutes les rues de Paris, la rue Vilin était probablement l'une de celles qui avaient été les plus photographiées (et c'est d'ailleurs de son extraordinaire collection que tout ce travail est sorti).

Je voudrais terminer en évoquant ce qu'on pourrait appeler un petit miracle de l'art. Dans son film *En remontant la rue Vilin*, Robert Bober a fait une découverte extraordinaire : en comparant deux photos du 24 rue Vilin, là où la mère de Perec avait son salon de coiffure, il a découvert que l'inscription « Coiffure dames » peinte sur la pierre qui en surmonte la porte n'était pas en train de disparaître, comme on aurait pu le croire, peu à peu érodée par le temps, mais tout au contraire de réapparaître, puisque c'est le badigeon dont on l'avait recouverte qui était en réalité en train de s'effacer. Et il conclut : « La photographie est un défi à la disparition. » Il m'a parfois confié que ce qu'il attendait le plus de cette reconstitution de la rue Vilin à laquelle va désormais œuvrer cette installation, c'est que des passants y retrouvent des souvenirs, y ajoutent leur mémoire, et que par ces dimension et vertu « collaboratives » de l'art, on fasse ensemble reculer un peu l'oubli."